

Danic Champoux, réalisateur de *CHSLD, mon amour*

Nicolas Gendron

Volume 39, numéro 1, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2021). Danic Champoux, réalisateur de *CHSLD, mon amour*. *Ciné-Bulles*, 39(1), 4–10.



Danic Champoux devant le Centre d'hébergement Émilie-Gamelin — Photo: Éric Perron

En couverture Danic Champoux, réalisateur de **CHSLD, mon amour**

« J'aurais pu trouver des problèmes, constater que la morgue est pleine, mais je ne fais pas des films pour montrer ces affaires-là. »

NICOLAS GENDRON

Près de 25 ans après sa participation à la *Course destination monde*, Danic Champoux continue de filmer l'intime et le collectif, les blessures vives et les petites victoires, avec ce même goût pour la rencontre et l'envie tenace de nommer le malaise, quel qu'il soit, pour avancer la tête haute. Depuis sa résidence à l'ONF, où il signait le déroutant et irrésistible **Autoportrait sans moi** en 2013, il a réactivé son désir d'indépendance (**Ça fait 20 ans**), renoué avec la communauté d'assistés sociaux de son quartier (**Conte du Centre-Sud**) et débouloigné les clichés autour de la Louisiane (**Cris sur le bayou**) et de la chasse (**Mal élevés**), en plus de cosigner avec Nadine Beudet le portrait de Yolande Simard Perrault (**La Fille du cratère**). À un mois des RIDM, où était dévoilé son plus récent documentaire **CHSLD, mon amour**, récit d'un automne au cœur du Centre d'hébergement de son quartier, Champoux semblait soulagé, malgré les salles fermées, que la version longue de son film puisse exister. Entrevue virtuelle, les deux pieds dans le réel, avec un créateur qui, s'il aime embrasser les silences, ne mâche pas ses mots.

Ciné-Bulles: D'où vous est venue l'intuition du sujet de CHSLD, mon amour?

Danic Champoux: J'habite à côté du Centre Émilie-Gamelin, où j'ai tourné. Dans mon pâté de maisons, je vois beaucoup de bénéficiaires. On parle énormément des CHSLD depuis la COVID-19, et même avant, mais j'ai du mal avec le reportage et j'aime valider les choses. Les patates pilées et l'air climatisé, je trouvais ça anecdotique, et je disais à mon producteur: «Il faut que l'on rentre là-dedans, que l'on aille voir nous-mêmes.» Je suis convaincu que lorsqu'on prodigue des soins à quelqu'un qui n'est plus capable de marcher, il y a quelque chose de plus grand que le menu! En général, quand je m'embarque dans une pareille aventure, je valide avec mon monteur. René Roberge et moi, c'est notre septième ou huitième film ensemble? Je sens dans nos conversations s'il faut sauter dans le train. D'abord, j'aime les protagonistes, je les trouve attachants. Puis, l'empathie, la bienveillance, ce sont des choses que j'ai envie de filmer. Combien de fois entend-on: «Moi, si je ne suis plus capable de me lever, de m'essayer tout seul, de manger, j'aimerais mieux mourir.» Personnellement, je ne pense pas que je souhaiterais mourir si je ne suis plus capable de m'essayer. Je voulais mettre de la lumière dans le CHSLD. Le regard était vraiment tourné sur le contact entre bénéficiaires et préposés. J'aurais pu trouver des problèmes, constater que la morgue est pleine, mais je ne fais pas des films pour montrer ces affaires-là.

En effet, c'est rare que l'on s'éloigne de cette relation entre préposés et bénéficiaires. C'était à la base du projet?

Oui, et ce n'était une exigence de personne. J'ai tourné beaucoup seul avec des bénéficiaires sans que personne ne me colle au cul. La relation est tellement importante, on ne s'improvise pas préposé dans un CHSLD. Je trouve drôle que l'on donne maintenant des formations express... Si tu ne connais pas un peu l'historique du bénéficiaire, tu vas avoir du mal à travailler là. Tu le vois, avec M^{me} Brabant, hyper stressée, qui veut appeler ses cousines... Si Stéphanie, la préposée, ignore son problème et ne repère pas le brin d'angoisse sur le point d'émerger et de l'envahir, ça peut juste être l'enfer pour cette personne. J'ai vu des affaires extraordinaires là-bas. Énormément de gratitude,

et c'est touchant la gratitude. C'est payant aussi, au cinéma, cela fait du bien.

Il y a de réelles complicités comme de vraies confrontations. Vous naviguez entre ces deux pôles.

On ne pouvait pas trop tricher. On n'aurait pas pu seulement faire un «film de joie», ça n'aurait pas été juste. En même temps, la tristesse que certaines personnes vont être appelées à voir dans le film, elle est peut-être due à des angoisses personnelles. Je lisais un livre de la Française Delphine de Vigan après le tournage, intitulé justement *Les Gratitude*. Elle écrit que «Vieillir, c'est apprendre à perdre». C'est beau comme formule, parce que c'est un peu court de trouver que c'est injuste de vieillir...

Donc pour vous, la tristesse qui peut émaner du film appartient à celui ou à celle qui le regarde?

En partie. À ce que je sache, je n'ai vu personne patauger dans sa merde, personne dire «Ça me prend un air climatisé». Il y a des gens dont l'espérance de vie augmente de deux ou trois ans en entrant au CHSLD, parce qu'ils ont une fracture du crâne non diagnostiquée, qu'ils ne voient personne de la journée et, soudainement, ils font des partys d'Halloween... Cela apaise certaines personnes de rentrer là, de recevoir des soins. L'autre jour, je lisais dans le *Journal de Montréal* les propos d'une préposée qui vient de décrocher un emploi dans les CHSLD; le gros titre, c'était: «Ça va contre toutes mes valeurs!» Bon, j'ouvre le journal, j'essaie de voir quelles sont ses valeurs. Et la madame, elle trouve ça épouvantable que des gens soient très malades, incapables d'être autonomes. Ce n'est pas le métier qui l'énerve, c'est qu'elle n'acceptait pas que, dans la vie, la nature, elle s'en crisse de tes rêves. On veut tous mourir sur un yacht avec nos enfants autour de nous, mais ce n'est pas ça la réalité. On est des maniaques du réel, mon monteur et moi, ça ne nous faisait pas peur de rentrer là.

On parle énormément des CHSLD depuis la COVID-19, et même avant, mais j'ai du mal avec le reportage et j'aime valider les choses. Les patates pilées et l'air climatisé, je trouvais ça anecdotique [...] Je suis convaincu que lorsqu'on prodigue des soins à quelqu'un qui n'est plus capable de marcher, il y a quelque chose de plus grand que le menu!

Vous écrivez le film en collaboration étroite avec René Roberge, à l'intérieur même du processus?

René est un monteur d'une sensibilité extraordinaire. Il va regarder cinq fois le même film et pleurer cinq fois à la même place. C'est une qualité rare. J'ai besoin de sa fragilité. Entre les séances de tournage, je lui parle beaucoup, il m'encourage à approfondir certains angles. On est vraiment complices et je sais ce qu'il aime. Pour René, il faut tenir le plan, le tenir longtemps. Tu ne fais pas une sortie de cadre quand l'action se déroule là devant toi, tu laisses rouler, beaucoup... Des fois, c'est dans un soupir que tu vas pouvoir boucler ta scène.

Les personnages se sont-ils imposés à vous au fil du tournage?

Les premiers jours, tu suis les préposés pour te faire accepter à travers eux et tu finis par les intégrer dans le film parce que leur présence dégage quelque chose. Puis, avec les bénéficiaires, il y a toujours une part d'intuition. Avec le caméraman, on se dit : « On va-tu revoir M^{me} Brabant? La dernière fois, on avait pogné de quoi. » Et tu ne peux pas te fier à l'état de santé de quelqu'un qui est mourant, tu ne veux pas capitaliser là-dessus.

Depuis la *Course destination monde*, à travers plusieurs films dont **Séances**, la mort me paraît plus douce. J'ai peur de souffrir, mais j'arrive à voir de la douceur dans la maladie. À propos de M^{me} Céline qui se promène en bavant au milieu du corridor, certains me disaient en regardant le film : « Elle est *freak!* C'est ben *weird*, elle s'avance vers toi! » Moi, je la trouvais belle. Peut-être que je suis décalé? Mais René voyait la même chose. Dans ce temps-là, on sent que l'on est sur la bonne piste. Je ne cherchais pas les plus poqués. En fait, pendant le tournage, je n'ai perdu personne. On a fini de tourner le 19 décembre et, pendant l'hiver, là, j'ai perdu des personnages!

La pandémie a donc modifié la trajectoire du film?

Comme le film allait sortir « pendant » la pandémie, le producteur m'a demandé de spécifier au moins que l'on avait tourné « avant ». Au montage, je n'avais pas le matériel pour en parler, aucun personnage n'en était décédé, pas de branle-bas de combat au CHSLD... J'ai simplement écrit « Automne 2019 ». Je voulais filmer des interactions, de l'amour, de la lumière et si j'avais été obligé de rentrer ce phénomène d'actualité dans le film, c'est comme si l'on me disait : « Danic, tu dois parler de la Série mondiale, les Mets ont gagné en sept,



La scène d'ouverture du film : le préposé Yvon Imbeault aide une dame à s'asseoir.

c'était bon en maudit. » Aucun rapport! Cela allait affecter les personnages, mais je ne le savais pas encore. Je n'irais pas jusqu'à dire que les RIDM ont pris le film à cause de la pandémie, ils ont l'air de vraiment l'aimer, mais c'est sûr et certain que, depuis, tous les télédiffuseurs auraient souhaité l'avoir dans leur grille. *Too bad*, ils n'en voulaient pas à l'époque! Et les distributeurs, dans leur tête, c'était un film triste. Pourtant, on parlait des CHSLD toutes les semaines, entre autres pour les maisons des aînés. Ça, ça me fait rire, parce que les bénéficiaires s'en sacrent des planchers en marbre! Les politiciens sont dans le champ, c'en est choquant des fois.

Justement, depuis Séances, tourné en 2011, comment entrevoyez-vous l'évolution du système de santé?

Tout ce que j'ai vu, autant dans **Séances** que dans **CHSLD...**, c'est des humains en lutte pour survivre. Je ne me suis pas intéressé aux données. Je sais que je vais être confronté souvent, mais pour moi, ça ne va pas mal dans les CHSLD. Comme ça n'allait pas mal en oncologie en 2011. Les gens avaient de super soins. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de scandales, mais il y en a aussi dans la police, dans les écoles, etc. Ce que j'ai vu, c'est vachement rassurant, au contraire. C'est sûr que je suis tombé sur des préposés extraordinaires, mais je n'en ai pas vu beaucoup qui ne le sont pas. Comment être préposé pour un salaire de McDonald's sans y croire? Impossible! Dans ce temps-là, la personne dit: « Ça va contre toutes mes "valeurs"! » Quand je vois quelqu'un qui n'est plus capable de déglutir, qui a besoin qu'on le nourrisse, je trouve ça beau. C'est profond, comme un bébé qui se fait allaiter. C'est cruel, la nature. Et si tu ne t'abandonnes pas à ça, j'ai l'impression que le temps est long. Je reviens à la formule de Delphine de Vigan, il faut que tu acceptes de perdre ton autonomie et ton foyer. Aujourd'hui, même avec deux salaires, tu n'arrives pas, alors imagine avec une maman qui ne marche pas, qui ne parle plus, qui est incapable de boire... Pour moi, c'est une bénédiction d'avoir ces lieux-là dans une société.

À vos yeux, ce ne sont pas des mouiroirs.

Pantoute! Ce sont des lieux de vie, puis tout est fait pour la maintenir. Là, ça doit être *tough* avec la COVID-19, parce que tout ce qui animait un



La préposée Stéphanie Galarneau ne ménage aucun effort pour aider ses patients.

peu la vie du CHSLD... Si l'on ne peut plus aller au cinéma, pour eux, c'est fini les danses... D'autant plus que l'on casse du sucre quotidiennement sur l'administration...

Pour vous, il y a une surmédiation des CHSLD?

Il y a un acharnement en tout cas. Mais on n'en parlera jamais assez, de nos vieux et de nos malades. Ce ne sont pas juste des vieux, hein? J'en

ai quelques-uns dans le film : un qui a eu un accident de moto à 27 ans; un autre qui s'est fait battre dans sa ruelle; ou un père de famille qui a eu un AVC... Au fond, le film porte bien son titre, parce que tu les envoies où tes êtres chers? À la morgue? Une image me frappait : celle d'un monsieur qui venait voir sa femme impotente tous les jours. Il l'emmenait à toutes les activités, il n'arrêtait pas de la flatter, crisse qu'il y avait de l'amour là-dedans. C'est un clin d'œil aussi à **Hiroshima mon amour**, même si l'on en est loin. On y vit des choses très intenses, on va perdre des êtres chers. On les place, mais on les aime.

Dans un tel milieu, qui se construit autour du relationnel, avez-vous l'impression que les gens transforment leur comportement en votre présence?

Les préposés, je les ai choisis parce que je sentais qu'ils étaient vrais. Que je sois là ou pas, ils demeuraient authentiques. Je leur ai donné peu d'occasions de me *bullshiter!* J'étais intéressé par les soins qu'ils prodiguaient, *that's it!* Je ne voulais pas savoir depuis quand ils avaient la piqûre ou pourquoi elles aimaient les vieux, j'ai fait zéro entrevue.

Est-ce difficile d'obtenir les autorisations pour y tourner?

D'abord, tous les résidents souhaitaient participer, ils étaient contents qu'on les filme. Mais la décision ne leur appartenait pas; pour la plupart, c'est le curateur qui donnait le *go*. Et lui-même ne comprenait rien, il s'en mêlait, imagine-toi! « Pourquoi vous ne parlez pas de ça? Il n'y a pas d'entrevue? » Je n'ai pas eu à enlever quoi que ce soit, mais si j'avais filmé quelqu'un à son insu, en train de poser un geste un peu grossier, il aurait pu dire : « Moi, comme "papa" de la personne, je dis non. » Heureusement, ça ne nous intéressait pas de tourner des gens sans qu'ils le sachent. C'est un autre code que l'on a, René et moi : si nous sommes gênés que ce soit dans le film, c'est peut-être parce que ça ne devrait pas y être. La maman d'un bénéficiaire plus jeune, dans la quarantaine, n'a pas voulu que l'on montre son fils comme ça. Ça lui appartient. Mais je ne cache pas des caméras dans le fond des pièces, pour regarder le monde souffrir. Je suis dans leur face, on développe une relation! Quand je rentre dans leur chambre, je prends de leurs nouvelles. Il y a toujours une approbation, un regard. « C'est correct, monsieur?

Je peux vous filmer en train de fumer ou de boire votre Coke? » « Pour votre bain, madame, on va filmer d'en arrière, on ne montrera pas vos seins. C'est bon? » Ça faisait plaisir aux gens de nous voir, aussi. Mon caméraman, Antoine Benhini, est jeune et fringant, et les madames l'aimaient beaucoup! (Rires)

C'est reconnu que la musique peut jouer un rôle particulier dans la vie des aînés. Elle est bien présente dans votre film, autant par le karaoké que lors des fêtes. Et vous opposez ça à une trompette basse. Comment est né ce rapport à la musique?

La pièce de référence, au départ, c'était du John Coltrane. Il y a quelque chose de très solennel dans les cuivres, comme un appel. La trompette est un instrument qui regarde au ciel, c'est bizarre à dire. Je trouvais le film *jazzy* par moments. Mais c'est très minimaliste. Il a fallu que je me force à le reprendre, parce que si tu l'utilises juste une fois au début, il n'y a pas de continuité. Je ne monte jamais avec la musique, j'en suis incapable. Ce n'est pas elle qui va décider ni du rythme, ni de comment la scène va se ressentir, ça vient après. On a essayé toutes sortes d'affaires, de la guitare classique ou de l'orgue, ça ne fonctionnait pas. Le besoin n'était pas criant. On aurait pu ne pas en avoir du tout.

Parce qu'il y a plusieurs airs qui parlent d'eux-mêmes, que ça soit C'est beau la vie, ou L'Aigle noir...

C'est beau la vie, on a résisté. Simon Beaulieu, avec qui René collabore depuis des années, m'a fait réaliser que, aussi cucul que ça puisse paraître, c'était touchant. Ça m'a réconcilié avec la scène. Elle venait plus tard et je pense que l'on en avait besoin plus tôt. Des personnes poquées qui chantent *C'est beau la vie*, ça aurait pu être « banane banane »! Mais personne ne va me dire que ce n'est pas authentique quand la madame dit après la chanson : « Ah, c'est vrai que c'est beau la vie, c'est donc ben beau! » On a marché sur des cadavres, mes caméramans et moi, mais ce regard que l'on tend avec la caméra vers la lumière, ça me fait réaliser qu'elle a raison. Ça peut être cruel ou souffrant, mais on est tellement des belles bibittes. On s'autoflagelle vite, la race humaine, que l'on parle d'écologie, d'économie, de politique. Mais quand on veut être beaux, on est beaux, on est bons! Si je pouvais, je resterais dans cette zone de



« Il y a des gens dont l'espérance de vie augmente de deux ou trois ans en entrant au CHSLD, parce qu'ils ont une fracture du crâne non diagnostiquée, qu'ils ne voient personne de la journée et, soudainement, ils font des parties d'Halloween... Cela apaise certaines personnes de rentrer là, de recevoir des soins. »

lumière, à la regarder et à la partager, à lui dédier des films sur deux ans. À chaque film, ça me confirme qu'il n'y a pas un acteur sur Terre qui peut être de la qualité de ces gens-là. Tous les milieux poussent vers la fiction. Combien vont faire du documentaire « en attendant »? Moi, je suis à ma place, ça me fait grandir. Parce qu'au-delà du travail, c'est une aventure personnelle, quasiment spirituelle.

*Vous disiez à mon collègue Michel Coulombe, dans une entrevue à la sortie d'**Autoportrait sans moi**¹, qu'avec ce film vous étiez passé de réalisateur à cinéaste... Ce sentiment-là s'est-il confirmé dans les dernières années?*

Oui, mais je pense que c'est rare que l'on puisse mettre à contribution des muscles de cinéaste comme dans **Autoportrait...**, où tout était à faire. Alors qu'avec **CHSLD...**, il y a quand même des scènes qui s'imposent, que je ne peux pas pervertir. Il y a de possibles trouvailles, un récit à

construire, mais **Autoportrait...**, il fallait être cinéaste pour y arriver. Avec le plus récent film, un réalisateur ferait l'affaire, entre guillemets, à condition de regarder attentivement, à la bonne place, longtemps. C'était peut-être une question de complexe. Pendant la série *Libres courts* à l'ONF en 2000, avec Julie Perron, Stéphane Thibault, on était une *gang* de cinéastes qui faisaient leurs premiers courts. André Gladu produisait et lors d'un rendez-vous, il me présente à quelqu'un : « Voici Danic, jeune cinéaste. » Hein? C'est la première fois que l'on m'appelait cinéaste! J'étais reporter, vidéographe, j'avais fait la *Course...*, *Musique Plus*, des *shows* chez Pixcom, mais il me semblait que je n'étais pas là encore. J'étais déjà en amour avec Maurice Bulbulian, Arthur Lamothe, Pierre Perrault évidemment. Ça m'avait flatté, mais je n'étais pas convaincu que c'était vrai.

C'est une autorisation que l'on se donne.

Ouais. Pendant **Autoportrait...**, Monique Simard, qui était la boss du service français de l'ONE, m'avait dit vers la fin : « T'es vraiment un

1. *Ciné-Bulles*, volume 31 numéro 4, automne 2013, p. 16-21.

cinéaste, dans le fond.» Là, je l'ai accepté. Ah, peut-être que je suis capable, que j'en suis un. Mais je suis quand même aussi un plombier du documentaire. Ce que je fais pour la télé, j'ai plus de mal à dire que c'est des films. Je ne vais pas tous les envoyer aux Hot Docs, par exemple. Pas parce que je ne les aime pas, mais parce que l'objet n'a pas le droit de porter le sceau sacré de film. **CHSLD...**, par contre, je pense qu'il rentre dans ma courte liste de films qui ont le droit d'être dans le bottin!

D'ailleurs, préparez-vous déjà un autre «film»?

Je devais tourner un film au Cégep de Saint-Laurent, mais avec la pandémie, ce n'est pas possible... Les gens me disent «profites-en pour écrire!», mais mon ordinateur est plein. J'ai 30 projets. Je peux bien en écrire 31 ou 32, mais... Il faut que tu fasses «beaucoup» de films qui marchent «beaucoup», pour gagner la confiance des télédiffuseurs, sinon il faut arriver avec des gros dossiers, puis des cravates... C'est dur de faire des films ici. C'est pas la Lituanie encore, mais pas loin. Je vois des jeunes cinéastes avec une liberté incroyable. Mais ils sont désespérés de ne pas pouvoir financer leurs projets, donc ils le font sur leur bras, ça passe vite un dimanche matin aux Rendez-vous Québec Cinéma, c'est difficile en torrie! J'ai une quinzaine de réalisations, puis j'ai encore de la misère à convaincre sans scène à scène. Ce qu'ils veulent, c'est des accès. Mais un film ne se construit pas parce que c'est rare d'avoir le droit d'entrer quelque part, ça commence souvent par un peu de poésie.

Qu'est-ce qui vous donne de l'espoir malgré tout?

Hum... Il ne semble pas y avoir grand-chose sur le point de changer. Il y a eu le MSSO [NDLR: le Mouvement spontané pour la survie de l'ONF], avec Denys Desjardins, ce désir de crier haut et fort que l'on détient une richesse documentaire, une expertise et des talents comme tu n'en vois pas souvent ailleurs. C'est en train de devenir quelque chose que tu vas faire à côté. J'en connais peu qui ne font que ça. Sur **CHSLD...**, j'ai aussi fait le son, parce que je dois multiplier les tâches pour vivre. C'est un métier pour lequel, sans être méprisé, on ne se bat pas beaucoup. Quinze films, fais ça à l'ONF du temps de Pierre Perrault, pis tu as une christie de grosse pension.

Il faudrait faire: «Documentariste, mon amour.»

Ah, ça ne serait pas bête, ça! C'est important de cultiver un regard dans une société. Et qui va faire des films sur nous autres, si l'on n'en fait pas? Quand j'étais petit, l'ONF venait dans les écoles avec leur chariot et voir apparaître le petit bonhomme vert, c'était un grand bonheur. Ça a commencé de cette manière. En même temps, il y a peu de genres cinématographiques qui connaissent autant de succès que le documentaire: quand tu compiles les données Netflix, combien de gens vont gober des *Making a Murderer*? Même si c'est du type reportage, quand tu en offres, puis que tu le mets *on front*, le documentaire se dévore. À Canal D, on leur donnait la version longue de **CHSLD...**, mais ils voulaient un «43 minutes», avec quatre pubs au travers. C'est un moindre mal et heureusement qu'ils étaient là parce que sinon, le film ne se faisait pas. Mais le plus plate, c'est quand des films passent dans le beurre, comme **La Fille du cratère**, que j'ai réalisé avec Nadine Beaudet, sur Yolande Simard Perrault. Il faut être fort parce que le message que tu reçois, c'est que c'est de la «marde» ton affaire... Alors, il faut résister. Ça fait du bien de voir que **CHSLD, mon amour** va marcher un peu et tant mieux si la COVID attire l'attention sur le film. On parle souvent rapidement des CHSLD, mais quand les gens verront les soins requis, ils comprendront peut-être mieux ce qui s'y passe. Ce n'est pas vrai qu'en entendant les critiques à leur rencontre, les directions ne se creusent pas les méninges pour régler les problèmes. Mais parfois, les problèmes ne se régleront pas. La madame ne se remettra pas à marcher. Il faut accepter que la vie pousse les gens là et voir ce que l'on fait, pas juste pour les soigner, mais pour leur donner une qualité de vie. C'est dur de faire plus que ce que Stéphanie et Yvon font déjà comme préposés... Il pourrait y avoir du un pour un, mais c'est irréaliste! C'est pour ça que l'anecdotique ne m'intéressait pas. Le reporter devrait rester plus que deux minutes sur les lieux. Et c'est à se demander si les ministres eux-mêmes y ont passé plus que deux minutes. Arrêtez de répéter que vous aimez les vieux et allez-y! Et sans être accompagné de huit personnes qui te disent comment ça se passe, c'est important de se faire sa propre idée. Le film va peut-être aider. S'ils le regardent jusqu'à la fin. ☑